

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 25 (1988)
Heft: 910

Buchbesprechung: Le délire général : l'armée suisse sous influence [Nicolas Meienberg, Monique Picard]

Autor: Seylaz, Jean-Luc

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Délire général

Après *Reportages en Suisse* (avec l'étonnante reconstitution de «l'Exécution du traître à la patrie Ernst S.») et *Maurice Bavaud a voulu tuer Hitler*, voici une nouvelle enquête de l'écrivain Meienberg: *Le Délire général, l'armée suisse sous influence* (quel dommage que la traduction n'ait rien pu sauver du titre original, avec son humour et ses résonnances schopenhaueriennes: *Die Welt als Wille und Wahn*).

Le délire général est celui d'un clan. A la première génération: Ulrich Wille, général de notre armée de 1914 à 1918, et sa femme. A la deuxième: le fils, Ulrich II, colonel commandant de corps durant la guerre 39-45, et une de ses sœurs, Renée, qui épouse un industriel des textiles, Schwarzenbach. A la troisième: un petit-fils, lui aussi commandant de corps, sa sœur Guadalupe, Anne-Marie Schwarzenbach (la fille de Renée) et son cousin James.

Germanophilie inconditionnelle

A ce clan Wille (dont je n'ai mentionné que les membres les plus «significatifs») s'associe, par le jeu des mariages, une autre dynastie militaire: les von Erlach et Sprecher von Bernegg, qui fut le chef de l'Etat-major général (EMG) durant la première guerre.

Les deux dynasties ont de solides attaches avec l'Allemagne et avec l'Empire austro-hongrois. La femme du général est une comtesse von Bismarck. Le cousin de Sprecher est général dans l'armée autrichienne. Et Guadalupe Wille épousera un savant atomiste, von Weizsäcker, dont le père, après avoir été ambassadeur à Berne, sera secrétaire d'Etat au Ministère des affaires étrangères du IIIe Reich.

Ces attaches familiales sont à la fois des causes et des effets de l'idéologie du clan. De la germanophilie inconditionnelle du général aux complicités avérées avec les nazis (celles de son fils) va se manifester l'*influence* que pendant deux générations les Wille ont exercée, ou tenté d'exercer, sur l'armée suisse et la politique fédérale. C'est ainsi qu'en juillet 1915 le général tente de convaincre le Conseil fédéral que la Suisse doit prendre parti en faveur des Empires

centraux (cependant que Sprecher von Bernegg rêve d'une intervention militaire en Italie, aux côtés de l'Autriche, ce qui permettrait de reconquérir la Valteline). Ulrich II, qui a reçu à sa table Adolf Hitler, de passage à Zurich en 1923, rencontrera à nouveau le futur Führer et Rudolf Hess à Munich, en 1924, et Goebbels à Rome. En septembre 1940, il essaie d'obtenir, par le biais d'une démarche de l'ambassadeur allemand auprès du Conseil fédéral, la destitution du général Guisan. Et en 1943, il félicite publiquement son ami Riedweg (un médecin lucernois qui sera condamné plus tard pour «aide à un service militaire étranger») de son engagement dans les blindés de la Waffen SS.

Ces faits sont avérés. On comprend que dès sa parution dans la *Weltwoche*, l'enquête de Meienberg, appliquée à les rappeler avec insistance, à les mettre en perspective et à les nouer en un ensemble lourd de signification (le rôle du clan Wille dans l'armée et dans notre histoire) ait suscité de violents remous et débats.

Les dessous de l'histoire officielle

Premier grief: l'ouvrage de Meienberg apprend bien peu de choses nouvelles aux personnes férues d'histoire (Walter Schaufelberger, professeur d'histoire à l'EPFZ, dans la *Revue militaire suisse*, mai 1988). Sans doute. Mais quel est le public visé par le texte de Meienberg? Si la germanophilie du général Wille est, pour les lecteurs âgés, un souvenir de famille (leurs pères avaient fait la mob de 14-18), combien de jeunes lecteurs connaissent son existence; ou, malgré le *Rapport Bonjour*, les choix politiques de Ulrich II et certaines pages peu glorieuses de notre histoire militaire

et politique entre 1939 et 1945? Et si tous ces faits sont effectivement connus des spécialistes, je serais curieux de savoir quelle place leur font les ouvrages des historiens prompts à vitupérer Meienberg, et quelle importance leur accorde l'histoire officielle telle que la diffusent les manuels scolaires d'aujourd'hui.

La valeur historique de ce patchwork désordonné est quasiment nulle, écrit Georges-André Chevallaz dans une lettre à *L'Illustré* (25.5.88). Il lui reproche des citations tronquées, la condamnation sommaire de certains membres du clan et surtout sa démarche: *un texte touffu et confus, piquant et évoquant, dans le désordre, des épisodes et des personnes, sans autre liaison que l'arbitraire de l'auteur, dans un salmigondis rocambolesque, sans souci de cohérence logique, de chronologie et d'élémentaire objectivité*. C'est s'en prendre, en particulier, à la «manière» de Meienberg qui, quand il remet en cause certaines images officielles ou certains mythes helvétiques, est d'abord un écrivain.

La patte de Meienberg

Ce que j'ai aimé, dans le *Délire général*, c'est précisément son tissu ou son tissage: le parti adopté, pour faire vivre la dynastie Wille, de croiser constamment les fils, la trame et la chaîne, d'un personnage à l'autre et d'une génération à l'autre; de mêler la politique et la vie privée, les choix essentiels et les anecdotes ou les menus faits significatifs. C'est pourquoi le texte mentionne aussi bien le «piano historique des Wille» (Wagner et Liszt l'ont joué) que l'intervention du général lors des troubles de la Chaux-de-Fonds en 1917; le «porc amélioré» de l'élevage des Schwarzenbach et le drame de leur fille Anne-Marie; le cabaret antifasciste d'Erika Mann et les projets insensés de Sprecher von Bernegg.

Les belles villas du clan, les hôtes qu'elles accueillent, mais aussi la vie des ouvrières dans les usines des Schwarzenbach; Guillaume II parrain d'un petit-fils du général (les Wille l'avaient reçu lors de sa visite en Suisse en 1912) mais aussi Ulrich II félicitant l'attaché militaire allemand après la «nuit des

longs couteaux»; les concerts de musique de chambre à l'ambassade d'Allemagne pendant la guerre, mais aussi la haine du syndicalisme, le mépris à l'égard des parlementaires et l'antisémitisme avéré des Wille: tout a sa place ici, car tout fait sens. Et c'est ce tissage qui contribue à donner une présence et une cohérence sensibles à la réalité du clan et à ses choix politiques. Sans doute ce tissage — outre le fait que le livre rassemble une série d'articles dans la *Weltwoche* — nous vaut-il des redites peu heureuses. Il met aussi à l'épreuve l'attention du lecteur, contraint d'attendre pour en savoir davantage et de faire lui-même certains recoupements. Mais c'est bien ici la «patte» de Meienberg.

La preuve par l'imagination

Par ailleurs, *Le Délire général* n'est certainement pas à l'abri de toute critique. Il est regrettable que nombre de faits importants ne soient pas «documentés». Le général, nous dit-on, a une fois, en juillet 1915, tenté de pousser le Conseil fédéral à entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne. Où peut-on en trouver la pièce justificative? Le même voulait, en 1917, l'incarcération momentanée du conseiller national Secrétan (pour avoir mal parlé de l'armée) et l'interdiction temporaire de la *Gazette de Lausanne* dont celui-ci était le rédacteur en chef. Je souhaiterais, ici aussi, que le texte m'en apprenne davantage. C'est au cours d'un dîner à Berlin, en 1943, qu'Ulrich II a félicité Riedweg de son engagement. Comment l'a-t-on appris? Et que faisait le commandant de corps à Berlin en 1943?

Sur plus d'un point, on souhaiterait donc des preuves à l'appui, ou simplement la référence aux sources utilisées. Bref, on regrette que la démarche de Meienberg ne soit pas davantage celle d'un historien. Mieux «documenté», son livre n'en aurait été que plus convaincant.

Dans d'autres pages, Meienberg se comporte aussi comme un écrivain (faut-il dire un romancier?) plus que comme un chercheur. *Faisons un effort d'imagination*. C'est ainsi que Meienberg commence son livre. Cet effort, l'auteur le fait souvent. Faute de documents, et pour donner néanmoins à ses

personnages, aux événements qu'il mentionne, une épaisseur de vécu. A cet égard, l'évocation de la visite qu'Hitler fit à Ulrich II, à la fin d'août 1923, est typique. De cette visite, on ne sait que peu de chose si ce n'est qu'elle a eu lieu. Voici donc Meienberg rêvant ce qu'elle a pu être, à coups de *peut-être* et de *ou bien*. Le vraisemblable n'est pas malmené. Mais l'auteur ne résiste pas toujours à la tentation de faire passer le probable, ou simplement le possible, pour une vérité attestée, en renonçant à toute modalisation. Et le lecteur risque à son tour de prendre le vraisemblable pour une vérité historique. Et d'oublier qu'il ne lit que des extrapolations de Meienberg à partir des habitudes de vie et de pensée du clan Wille et des milieux économiques zurichois.

Mais il faut lire le dernier Meienberg. A un lecteur qui n'est pas historien, ni même «féru d'histoire» — ce qui est mon cas — il apprendra nombre de faits, ou ravivera leur souvenir incertain. Et surtout il invite à réfléchir et à s'interroger sur leur sens. Avons-nous affaire, dans tout ceci, à l'égarément d'une famille? Ou les Wille sont-ils l'incarnation spectaculaire d'une mentalité fort répandue? Meienberg s'intéresse surtout à la réalité d'un clan. Mais il suggère aussi qu'il s'agit, plus largement, d'une caste toujours active; et d'un problème politique qui n'a pas disparu avec Ulrich II. Que le Conseil fédéral n'ait pas jugé bon de prendre des sanctions contre celui-ci, quand certaines de ses menées furent connues (en 1955), est significatif. Tout comme le fait que récemment, le chef de l'EMG ait tenu à accrocher dans son bureau le portrait que Hodler a fait du général. Le zèle de certains à défendre à tout prix la famille Wille n'est pas désintéressé. Leur propos est bien de faire — envers et contre tout — du général une figure exemplaire; le détenteur et le défenseur de «valeurs» dont ils voudraient nous faire croire que les mettre en question serait sacrilège.

Jean-Luc Seylaz

Nicolas Meienberg, *Le Délire général, l'armée suisse sous influence*, traduit de l'allemand par Monique Picard, Editions Zoé, Genève, 1988.

(jg) Nous avons souligné la nécessité pour les collectivités publiques de développer une véritable politique de formation (DP 906). Le canton de Genève a déjà mis en place une telle conception unifiée.

Un centre de formation est en effet rattaché à l'Office du personnel. Il propose plus d'une trentaine de séminaires à l'ensemble des travailleurs, de l'analyse transactionnelle à la prise de décision en passant par la bureautique et la gestion du temps. D'autre part, une mise en commun de l'offre est réalisée par les différentes administrations genevoises. C'est ainsi que le programme de séminaires du canton comprend également des cours proposés par la ville de Genève, les services industriels et l'Hôpital cantonal.

FORMATION CONTINUE *Genève en tête*

C'est évidemment un excellent moyen pour éviter que les mêmes cours soient organisés à double, par la ville et par l'Etat; et c'est surtout un excellent moyen de favoriser le décroisement en permettant à des fonctionnaires communaux et cantonaux de se rencontrer. On connaît des cantons où il ne serait pas inutile de provoquer de telles rencontres, tant les liens entre l'administration du chef-lieu et celle du canton sont parfois ténus.

Un programme très étendu de formation destiné aux nouveaux cadres a également été mis sur pied par le canton de Genève. Il s'étend sur trois ans à raison d'une dizaine de jours par année. La première année est consacrée à une formation générale aux tâches de l'administration, avec un accent mis sur les finances, le droit et l'informatique. Les cours de 2^e année concernent la gestion et les relations humaines pour les cadres intermédiaires. L'encadrement supérieur suit deux modules de cours en 2^e et 3^e année, joliment intitulés «le savoir-faire et le savoir-être».

L'offre genevoise place certainement ce canton dans le peloton de tête des collectivités publiques suisses pour la formation. Osons rêver: d'autres cantons pourraient peut-être s'en inspirer... ■